

Philippe Madelin 28 juin 2007

**Embedded
Reporter embarqué**

Comment passe-t-on du statut de journaliste ordinaire à celui d'*embedded* ce mot d'américain qui court désormais dans le métier, que je traduis par « embarqué » ? Qui devient presque synonyme sinon de *complice* du moins de *complaisant*. Pourquoi s'offusque-t-on soudain d'une pratique ancienne, pour ne pas dire généralisée ? Parce que l'armée américaine a systématisé ce statut ? A partir de la guerre du Golfe, en 1991, dit-on ?

Comme tous les journalistes actifs, j'ai été « *embedded* » à de nombreuses reprises dans ma carrière.

J'ai même vécu ma principale aventure journalistique comme « *embedded* ». Non aux côtés des Américains, mais à l'initiative d'un ministre français. Voici comment : en 1991 je suis reporter à TF1, mais je ne suis pas appelé à assister aux opérations sur le terrain : ma santé et mon âge ne me le permettraient pas, me suggère-t-on. Je piaffe d'impatience, pour participer, je m'investis dans les affaires de prisonniers et d'otages qui n'intéressent guère les grands « baroudeurs de terrain ». C'est ainsi que je suis conduit à interviewer pour TF1 Bernard Kouchner, alors secrétaire d'État chargé de l'Action humanitaire dans le gouvernement Rocard. A ce titre, il gère toute l'aide humanitaire assumée par la France. Il me lance :

- Ça vous intéresse de couvrir une mission humanitaire extraordinaire assumée par la France ? Voilà : nous finançons la logistique du HCR (Haut Comité aux Réfugiés) au Proche-Orient. Je peux vous arranger un embarquement dans un des avions-cargos que nous affrétons pour les besoins du HCR. Mon cabinet va vous arranger les rendez-vous.

Avec une équipe réduite, un cameraman et un sondier, nous courons attraper l'avion cargo Ilyouchine 76 à Luxembourg. Là, direction Le Caire, puis Doha au Qatar. Puis Karachi au Pakistan, où sous l'œil attentif du Consul de France nous filmons le chargement d'une ville de tentes, pour plusieurs milliers de réfugiés. Ensuite retour par Ankara et Rhodes, destination Chypre où les tentes doivent être transférées dans des avions C130 Hercules, plus petits, pour pouvoir rejoindre le Kurdistan.

C'est très exactement une mission « *embedded* ». TF1 ne finance rien, TF1 ne choisit ni les modalités de voyage, ni l'objectif. Il s'agit simplement de promouvoir l'image de la France comme bienfaitrice de l'humanité, et du HCR en particulier.

Ce type de « missions journalistiques » est né avec les guerres modernes où la propagande est devenue une arme. La France s'y est mis dès la Première guerre mondiale. Les « correspondants de guerre » sont gérés par les états-majors, ils portent des uniformes militaires, on leur attribue des grades, commandant ou colonel. Ils sont conduits sur les théâtres d'opération pour pouvoir « rendre compte objectivement » des événements, c'est-à-dire dans le sens voulu par les généraux. On fournit aux journalistes plus ou moins intégrés dans les unités de combat

matériel et protection, ce qui n'exclut pas les risques. Le reporter de guerre devient un soldat comme les autres.

Le système sera développé lors de tous les conflits suivants. Lors du débarquement américain en Normandie, les armées US sont accompagnées par une nuée de reporters de choc. Le caporal Samuel Fuller, caméra au poing, débarque avec la troisième vague, parmi les premiers sur la plage d'Omaha-Beach. Fuller deviendra l'un des plus grands cinéastes de guerre et ses images tournées « live », et en couleurs, un matériau indispensable. Les images les plus spectaculaires sont « shootées » par le photographe hongrois Robert Capa, alias de Endre Ernô Friedmann. Lui aussi intégré dans les unités de combat, il espère ainsi conquérir sa nationalité américaine. Capa sera tué en 1954 au Viêt-Nam alors qu'il opère aux côtés des troupes françaises. Là-bas il a croisé Lucien Bodard, Olivier Todd, Jean Larteguy et tant d'autres.

Il faut être clair : tous les correspondants de guerre ont été « *embedded* », y compris des côtés soviétiques et chinois. Y compris pendant la guerre d'Espagne, où nous retrouvons Robert Capa, et Ernest Hemingway, lequel sera aussi « de la libération de la France », en 1944, même s'il passe une bonne partie de son temps au bar de l'Hôtel Ritz ! Lors de la première guerre du Golfe, en 1991, les situations ont été seulement clarifiées.

Une question brûle naturellement les lèvres : pourquoi les journalistes habituellement si prompts à revendiquer leur liberté d'agir acceptent-ils de s'insérer dans ce carcan ? La réponse est simple : dans de nombreuses circonstances il est presque impossible d'aller au plus près de l'événement sans être « *embedded* », pour éviter les risques trop importants tout en ayant accès aux informations de première main. En langage administratif français le mot « *embedded* » se lit « *journaliste accrédité* ». Dans une rédaction, l'accrédité est l'interlocuteur privilégié d'une administration, d'une institutions ou de toute autre organisation qui a besoin de transmettre la « bonne parole » par des canaux sûrs et contrôlés. Les accrédités sont les destinataires exclusifs des informations, à condition qu'ils respectent le contrat, à condition qu'ils acceptent la pratique du silence complice, du « off » que l'on ne répète pas. De façon ironique, la pratique de l'accréditation déborde de facto sur les partis politiques, et même sur les groupes militants clandestins. Ceux qu'on appelle les terroristes. Dans ce monde obscur, comme dans son pendant visible, on déteste parler à des journalistes qui ne sont pas parfaitement au fait des choses. Les indépendants, les free-lance, les non « *embedded* » sont mal vus. Parce qu'on croit le plus souvent qu'un journaliste est forcément « *embedded* », il n'est considéré que comme une sorte de porte-parole.